Michel REDJAH

L'homme qui jouait la montre

Roman

Ce texte est hébergé sur le site d'Alexandrie à l'adresse http://www.alexandrie.org
Toute reproduction ou diffusion est interdite sans l'accord de son auteur
Date de publication : 02-04-2006

Conformément aux conventions internationales relatives à la propriété intellectuelle, cette oeuvre est protégée. Le titulaire des droits autorise : la reproduction et la représentation à titre de copie privée ou des fins d'enseignement et de recherche et en dehors de toute utilisation lucrative. Ceci, sous réserve que soient indiqués clairement le nom de l'auteur et la source, tels que signalés dans l'ouvrage.

Extrait

Chapitre 1
LE MESSAGE

« Eh non, je ne suis pas là ! Eh oui, c'est une machine qui vous répond ! Mais je tiens à vous rassurer : vous êtes bien chez Serge Montorgueil. Désolé cependant de ne pouvoir vous être utile en quoi que ce soit, car depuis le 27 septembre, vingt-trois heures, je suis mort. J'aurais sans doute aimé entendre le son de votre voix et parler avec vous de choses diverses, futiles ou sérieuses, à votre gré. Malheureusement, ni vous, ni moi, n'y pouvons rien. Adieu donc et, qui que vous soyez, bonne chance ! »

***

« Attention ! s'écrie Mathilde Langlois. Si je continue à cette vitesse, je vais me tuer ! » Avec la pluie qui ruisselle sur son pare-brise et ces saloperies de balais d'essuie-glaces qu'elle aurait dû changer depuis longtemps, sans compter des phares qui ne permettent de prendre conscience d'un obstacle qu'après l'avoir heurté, la jeune femme finit par se dire que, malgré sa hâte d'arriver à Paris, elle va néanmoins être obligée de ralentir.

Elle refuse de croire ce qu'elle a entendu au téléphone. Serge mort ! C'est impossible ! D'autant que c'est lui qui annonce l'affreuse nouvelle. Si c'est une plaisanterie, elle est plutôt de mauvais goût ! Si ce n'en est pas une, qu'est-ce que cela signifie ? Que s'est-il donc passé ? A l'écoute de ce message, Mathilde en a laissé tomber son portable. Elle a, en même temps, poussé un cri si fort que tous les regards des gens attablés dans ce restaurant se sont dirigés vers elle. Après avoir ramassé l'appareil, elle a refait le même numéro. Pour entendre la même chose. Et de s'écrier aussitôt : « Je t'en supplie, mon chéri ! C'est moi ! Arrête cette farce sinistre et réponds-moi ! » Silence sur la ligne.

Arrivée à la Porte d'Orléans, Mathilde pousse un soupir de soulagement. A moins d'un incident ou d'un impossible bouchon un jour pareil, elle sera chez Serge dans une vingtaine de minutes.

« Au fond, réalise-t-elle subitement, je l'ai rencontré il y a peu de temps. Alors, est-ce que je le connais vraiment ?... Ce n'est pas sûr. Ce qui est certain par contre, c'est qu'entre nous ce fut le coup de foudre… » Elle était assise un après-midi à une terrasse de café quand son regard a croisé celui d'un homme. Il lui a plu. Du coup, elle a fait ce jour-là ce qu'elle s'interdit toujours : elle a souri la première. Lui s'est levé et est venu l'inviter à prendre un verre. Et la suite… « Il ne m'a pas beaucoup parlé, se rappelle-t-elle, pas plus qu'il ne l'a fait ensuite. Mais j'ai bien vu que j'avais fait sa conquête au

premier coup d'œil. Il m'a draguée avec une économie de mots. Mais il m'a draguée quand même, sinon je ne vois pas comment j'aurais pu lui tomber dans les bras ».

***

« Qu'est-ce que c'est que cette connerie ? » Albert Cabertin jette un regard incrédule sur son récepteur téléphonique. Puis, machinalement, il recompose le numéro. Pour entendre le même discours. « Mais qu'est-ce que c'est que cette connerie ? » s'interroge-t-il à nouveau, cette fois-ci à haute voix. Ou bien c'est un canular et il faut vraiment n'avoir rien à foutre pour s'amuser à des trucs pareils, ou bien il était en train de casser sa pipe lorsqu'il a enregistré ce message. De toute façon, je suis obligé de prendre des dispositions, sinon les emmerdements vont pleuvoir. Quelle idée de con j'ai eue de m'associer avec cet abruti et surtout de partager la gérance de l'entreprise avec lui ! D'ailleurs, il est tellement nul qu'il n'a jamais servi à rien dans la boîte. En plus, je ne compte plus le nombre de fois où je l'ai roulé comme un bleu. Mais, même s'il s'en était rendu compte, ce qui m'étonnerait beaucoup, je ne vois pas pourquoi il fabriquerait une histoire aussi ridicule. Oh ! Et puis merde ! J'ai autre chose à foutre que de perdre mon temps à me poser des questions sur quelque chose d'aussi débile. Il faut que j'évite les tuiles qui peuvent en découler et fissa ! Le reste ne compte pas… Je crois que dans cette affaire, j'aurais mieux fait de suivre les conseils de Nadège. Elle avait bien senti que ce type n'était pas fiable. Et pourtant, elle n'y connaît rien en affaires. Ça doit être l'intuition féminine. Ouais, eh bien, intuition féminine ou pas, j'ai commis une grave erreur. Mais je vais redresser ça en moins de deux. »

***

- Annie ! s'écrie Hervé. Un drôle de truc. Serge annonce sur son répondeur qu'il est mort.

- Comment peut-il annoncer quoi que ce soit s'il est mort ? Es-tu certain d'avoir bien compris ?

- Vérifie toi-même.

Annie décroche le téléphone et, après avoir composé un numéro et écouté, elle secoue la tête, ahurie.

- Te rends-tu compte, commente Hervé, quelle idée géniale j'ai eue de ne pas le rembourser hier ! Comme si j'avais senti qu'il valait mieux que je ne lui remette pas le chèque maintenant…

- Autrement dit, les cent mille euros que nous lui devons risquent de passer à l'as ?

- Exactement.
- Sauf que nous lui avons signé une reconnaissance de dette et que ses héritiers nous réclameront l'argent…
- A moins que nous disions que nous avons remboursé…
- Et le reçu ?
- Le reçu ? Bien sûr le reçu… Mais Florence, qui est capable d'imiter à la perfection les écritures et les signatures, ne pourrait-elle nous en faire un ?
- Oui, mais en admettant qu'elle soit d'accord, ce qui n'est pas sûr du tout, il faudra l'indemniser, car elle est toujours en train de courir après l'argent. A propos, comment a-t-elle réagi quand tu lui as dit que tu ne pouvais lui prêter ce qu'elle nous demandait ?
- Mal.
- Alors ?
- Alors, il faut réfléchir.

***

L'employé d'assurances Robert Salon n'en croit pas ses oreilles. Il vient d'apprendre la mort de l'homme à qui il a été chargé de remettre un chèque de quelques soixante-dix mille euros au titre de l'indemnisation d'un sinistre. Le plus incroyable est qu'il tient cette information nécrologique de l'individu concerné lui-même. « Comment peut-on être mort et en même temps capable de dire qu'on est mort ? » La froide logique et l'esprit de sérieux de cet employé le conduisent à rejeter l'idée d'un canular. « Un monsieur aussi pète-sec que Montorgueil ne pourrait se laisser aller à un comportement de ce genre ».

Robert Salon, qui connaît à coup sûr toutes les belles réussites des super détectives que sont Hercule Poirot et Sherlock Holmes, a plus d'une fois rêvé de marcher sur les traces de ses deux idoles. Pour des investigateurs de cette qualité, estime-t-il, il y aurait sans aucun doute « anguille sous roche » dans cette affaire. D'où cette question qu'il se pose: « Quelqu'un n'aurait-il pas obligé Montorgueil, sous la menace d'une arme, à enregistrer ce message, avant de l'assassiner ? »

« Avec quels moyens vais-je pouvoir vérifier cette hypothèse ? » s'interroge l'employé. « Malheureusement, poursuit-il, je suis obligé de faire un rapport à ce crétin de Claudeux… Un nul, tellement nul qu'on se demande comment il a pu devenir chef de service, celui-là, alors qu'un homme aussi plein de ressources que moi est obligé de rester au bas de l'échelle… Bon, qu'est-ce que je fais avec cet individu qui est tout de même mon patron ? Pas facile. Parce que le jour de la distribution de connerie, il n'était pas derrière la porte, mais au premier rang des mieux servis. Par-dessus le marché, il n'a même pas la plus petite idée de ce que peut

être un travail de détective. En plus, il me prend pour un con. Autant dire que mes chances de succès ne sont pas très grandes. Et pourtant… »

Puis, c'est l'idée lumineuse. « Pourquoi, se demande Robert, n'utiliserais-je pas le corrigé de l'exercice huit de mon cours ? » Un cours par correspondance auquel il s'est abonné et intitulé : « Devenez un fin limier en dix leçons, sous la conduite d'un ancien as de l'antigang ».

« Oui ! Oui ! s'exclame l'homme. La solution est là ! D'abord, il faut que je vérifie les faits : Montorgueil est-il véritablement mort, comme il l'affirme ? En outre, cette vérification, je dois la faire en personne. Comment ? Je n'ai aucun moyen de pénétrer chez lui. Et je ne vais tout de même pas jouer de l'effraction. Des méthodes de ce genre, c'est bon pour les voyous. Les grands seigneurs comme Sherlock ou Hercule ne les ont jamais pratiquées. Avec eux, c'était uniquement le travail cérébral et tout fonctionnait à l'examen d'indices et à la déduction… Mais ils avaient un avantage sur moi. Ils étaient chaque fois officiellement sollicités, ce qui leur permettait d'avoir accès aux lieux où se trouvaient les indices. Je ne suis pas dans ce cas. Il va donc falloir que je fasse encore plus fort qu'eux et que je me donne les moyens d'examiner les indices… Ouais ! Plus facile à dire qu'à faire…. Euréka ! Je vais me pointer chez la concierge, s'il y en a une, et sous prétexte de vérifier qu'il n'existe aucun danger de fuite de gaz, par exemple, ou de court-circuit, je lui demanderai de me confier le double des clés qu'elle doit certainement détenir. Bien entendu, je l'inviterai à assister à l'inspection, pour ne pas qu'elle se méfie. Et même en sa présence, aucun indice ne pourra m'échapper ».

Arrivé à cette conclusion, l'homme a envie de se donner une petite tape de satisfaction. « Je suis génial », est-il prêt à s'écrier. Avant qu'un doute ne l'assaille : « Les grands auraient-ils utilisé des procédés de cette nature qui, au fond, supposent une certaine supercherie ?... Non certes, mais eux justement n'en avaient pas besoin, puisqu'ils avaient le droit de tout examiner, un droit dont je ne bénéficie pas… Alors, qu'on ne vienne pas me reprocher d'utiliser mon intelligence pour accéder aux indices ! »

« Et s'il n'y avait pas de concierge ? se demande Robert, soudainement saisi d'une angoisse. Et, au cas où il y en aurait une, si elle n'avait pas les clés ?... Bon, j'aviserai sur place ».

L'homme se perd alors dans une de ces rêveries dont il est coutumier : un grand quotidien lui tresse des louanges pour sa perspicacité dans une affaire si difficile que la police, sans lui, ne l'eût pas résolue. La belle Héloïse, qui ne l'honore habituellement que de la plus froide indifférence, le gratifie maintenant de regards nettement plus chaleureux. Dans la rue, même les enfants le reconnaissent et le saluent respectueusement. Bref, grâce à son génie, le voilà désormais au faîte de la notoriété.

***

- Maman ! Maman ! Parrain est mort !
- Qu'est-ce que tu racontes ?
- Je te dis que parrain est mort !
- Comment sais-tu ça ?
- C'est lui-même qui le dit au téléphone !
- Ce n'est pas possible ! S'il est mort, il ne peut pas parler au téléphone !
- Ecoute toi-même, si tu ne me crois pas.

La femme décroche le récepteur, compose un numéro, puis écoute, le visage envahi par la stupéfaction. Tout aussitôt, elle appelle : « Charles ! Viens vite ! » Un homme apparaît. « Pourquoi cries-tu si fort ? interroge-t-il sur un ton de reproche. Que se passe-t-il donc ? »
- Serge Montorgueil est mort.
- Quoi ? Comment le sais-tu ?
- C'est lui-même qui le dit au téléphone.
- C'est lui qui le dit ? Tu te fous de moi ?
- Pas du tout ! Tu n'as qu'à écouter !

L'homme s'exécute. Et d'annoncer, le visage soucieux : « ça, c'est une catastrophe ! »
- Bof !
- Bien sûr que c'en est une ! Pascal ne pourra pas hériter de lui !
- Pourquoi ? C'est son filleul tout de même !

- Je t'ai déjà expliqué au moins vingt fois que le lien parrain-filleul n'est pas un lien de parenté. J'ai dû faire comprendre la même chose à Serge, qui a pourtant fait du Droit, mais qui, apparemment, avait tout oublié. C'est pourquoi lorsqu'il m'a annoncé son intention de faire de Pascal son héritier, je lui ai suggéré discrètement de rédiger un testament…

- Si discrètement qu'il ne l'a pas fait…

- Tu aurais peut-être voulu que je lui tienne la main ? Et puis, tu le savais, toi, qu'il allait mourir subitement ? A son âge ?

- Non. Mais il faut toujours tout prévoir… Et maintenant, qu'allons-nous faire ?

- Je ne sais pas encore. Mais je trouverai une solution.

- Alors dépêche-toi !

- Est-ce que je ne suis pas un champion de l'improvisation ?

- Oui, sans doute.

- C'est tout de même toi qui m'as dit un jour que je réussissais mes plus beaux coups lorsque j'avais le dos au mur ?

- Oui, c'est vrai, mais je crois que cette fois-ci, tu vas être obligé de te dépasser.

Ne t'en fais pas pour moi.

***

Pour la nième fois, Edith Raglan raccroche le téléphone. Ce coup-ci encore, dés qu'elle a fini de composer le numéro, son cœur se met à battre à toute vitesse et, avant d'avoir obtenu la moindre réponse, elle coupe la communication.

A l'autre bout de la ligne, doit se trouver un homme, Serge Montorgueil, qu'elle a rencontré une semaine plus tôt chez des amis. Pendant plusieurs heures, elle a parlé et dansé avec lui. « Beau, spirituel, s'était-elle dit. Il a tout pour plaire ». Ce fut, pour elle, un moment magnifique qu'elle n'est pas près d'oublier.

Quelle ne fut pas sa déception lorsqu'à la fin de la soirée, il ne lui proposa pas de la raccompagner, ce que fait généralement pourtant tout homme normalement constitué. Pire ! Il ne lui a même pas suggéré d'échanger les numéros de téléphone. Heureusement, cependant, à l'instant où elle lui tendait la main pour lui dire au revoir, il lui remit sa carte, en précisant : « Si vous m'appeliez un jour, j'apprécierais ». L'appeler. C'est précisément ce qu'elle essaie de faire depuis un moment. Pour se dire, dés qu'elle a fini de composer le numéro : « Pauvre folle que je suis ! En fait, il m'a demandé de l'appeler par politesse, mais il n'a sûrement pas envie que je le fasse. Et d'abord, une question qui semble évidente : pourquoi ne m'a-t-il pas réclamé mes coordonnées et n'a-t-il pas proposé, lui, de m'appeler ?… La jeune femme hésite encore quelques instants, puis, sur un ton décidé, elle lance à haute voix : « Bon, cette fois-ci, j'y vais et tant pis s'il se moque de moi ». Elle n'en fait pas moins trois tentatives avant d'aller jusqu'au bout.

Le message de Serge lui tombe alors sur la tête comme une douche glacée. A en défaillir.

***

« Dis donc, il y a longtemps que nous n'avons pas invité Serge Montorgueil » , remarque Jean Loriol. Francine, sa femme, à qui il vient de s'adresser, réfléchit quelques instants, avant de répondre : « Oui, la dernière fois remonte à au moins quatre mois ».

La rencontre entre Serge et Francine avait eu lieu deux ans plus tôt, un soir de juin. Alors qu'elle rentrait chez elle, la jeune femme fut brutalement abordée par deux individus venus sur une moto. L'un d'eux brandissait un couteau. Serge, qui se trouvait à quelques mètres derrière, sortit une arme de sa poche et menaça de « faire une boutonnière » aux deux voyous, qui

préférèrent jouer la prudence et, après être sautés sur leur engin, disparurent à toute vitesse.

Francine s'approcha de Serge et, d'une voix tremblante, elle le remercia. « Ce n'est rien », répondit l'intéressé.

- C'est beaucoup, au contraire, car sans votre intervention, je ne sais pas ce que je serais devenue. Ils m'auraient sans doute fait beaucoup de mal. Si vous le permettez, comme j'habite près d'ici et qu'à cette heure, mon mari n'est pas encore couché, je voudrais vous présenter à lui… Si toutefois vous n'y voyez pas d'inconvénient.

- Ce sera avec plaisir.

- Merci Monsieur, avait déclaré Jean. Nous vous devons une fière chandelle. Sans vous, ils auraient agressé Francine… D'ailleurs, chérie, dorénavant, il ne faut plus rentrer seule aussi tard le soir.

- Je n'ai pas l'intention de me laisser imposer un couvre-feu par de petites fripouilles.

- Je ne peux pas te donner tort, mais je te préfère en vie avec un couvre-feu que morte ou blessée sans couvre-feu.

- Je vais faire comme Monsieur, sortir avec un revolver.

- Vous avez un revolver ? demanda aussitôt Jean à Serge.

- Pas du tout. C'est un trousseau de clés que j'ai pointé sur eux. Dans la pénombre, ils n'ont rien vu. Et comme ces individus sont aussi lâches que salauds, ils n'ont pas voulu prendre le risque de vérifier.

- ça alors ! C'est la meilleure ! s'exclama Jean, stupéfait. Et tous les trois de s'effondrer de rire.

Depuis ce soir-là, Serge était systématiquement invité à dîner par le couple une fois par mois. Mais, à cause de contretemps de diverses natures, quatre mois se sont écoulés depuis la dernière rencontre. « Je l'appelle tout de suite », annonce Jean. Joignant le geste à la parole, il décroche le téléphone et, au fur et à mesure qu'il écoute, son visage se décompose. Francine, qui le regarde, pressent quelque chose de grave. Angoissée, elle interroge : « Mais enfin que se passe-t-il ? ».

- Il est mort.

- Qu'est-ce que tu dis ?

- Il est mort.

Francine éclate en sanglots.

***

Albert Camelon n'en revient pas. « Ce fumier a passé l'arme à gauche. Il a eu du pot. Car même s'il a souffert, je suis sûr que ça n'a été rien à côté de ce que je lui réservais. Je lui aurais fait regretter d'être né à ce salopard. Je lui aurais fait péter les deux rotules, je l'aurais criblé de balles sur tout le

corps, à des endroits où il n'en serait pas crevé, du moins pas tout de suite, mais à le faire gueuler, gueuler !...

Albert n'a jamais oublié ce soir horrible, alors qu'il était rentré fort en avance sur l'horaire prévu. En pénétrant dans le vestibule, il entendit la voix d'Adeline, sa femme, en train de distribuer à Serge des paroles comme elle ne lui en avait jamais adressées à lui. « J'aime quand tu me déshabilles, lança-t-elle dans un véritable râle… J'aime aussi la façon dont tu me regardes quand je me déshabille. J'ai l'impression que tu me possèdes, que tu me fouilles avec les yeux… Et quand tu me parles aussi, c'est merveilleux. Redis-moi que ça t'affole de regarder mes seins et mes cuisses… Je veux que tu viennes sur moi ! »

- Laisse-moi te regarder encore ! Tu ne peux pas t'imaginer à quel point tu me fais bander !

- Viens ! Tout de suite !

Pendant un temps interminable ensuite, Albert a supporté les gémissements, les cris et le bruit des ébats. « Je vais le leur faire payer à ces deux ordures », s'était-il promis.

Quelques jours plus tard, alors qu'il prenait l'apéritif avec les auteurs de ce qu'il n'appelle plus que « la grande trahison », il réussit à glisser subrepticement un poison dans le verre de sa femme, qui en est morte presque aussitôt, après un malaise et un transport aux urgences. « C'est un arrêt cardiaque, avait diagnostiqué le médecin responsable du service, et nous n'avons rien pu faire ».

« Je ne pouvais les exécuter tous les deux en même temps, regrette Albert, sinon ça aurait semé le doute. J'ai commencé par la salope. Maintenant, j'allais m'occuper de l'autre. Manque de pot, il est crevé…Oh ! Et puis, après tout, c'est peut-être aussi bien comme ça ».

***

Marie Montorgueil, la mère de Serge, est effondrée. Qu'a-t-il pu véritablement se passer ? A-t-elle bien entendu ? Pourtant, elle a refait au moins dix fois l'appel. Pour recevoir toujours le même message. Elle décide d'aller chez son fils pour savoir.

Dans le taxi, lui reviennent les souffrances de Serge, qu'elle avait entendu ces derniers temps se plaindre fréquemment d'insupportables maux de crâne. Il est vrai que, quand il était petit, le docteur l'avait catalogué comme fragile. Si fragile qu'une nuit, il avait failli mourir. Et puis, en grandissant, il s'était renforcé. Dés lors, Marie avait eu d'autres soucis avec lui. Chaque fois qu'elle passait à l'improviste dans son appartement, elle y trouvait rarement la même femme. Et si, dans toutes celles qu'elle avait vues, il y en avait de fort correctes, ce n'était pas malheureusement le cas de toutes.

Comme cette écervelée, par exemple, qui est venue un jour lui ouvrir la porte, à moitié nue. « Je ne suis pas bégueule, soupire Marie, mais tout de même…J'ai souhaité qu'elle ne reste pas longtemps, celle-là… Il est vrai que je n'avais pas vraiment à m'en faire, car elle ne risquait pas d'y sécher plus que n'importe quelle autre… »

« La popularité de Serge ? Elle était extraordinaire ! A la maison, les jeunes, garçons et filles, n'arrêtaient pas de défiler. Un jour pourtant, une voisine est venue chez nous accuser mon fils d'avoir tué son chat avec un objet pointu. Comme si Serge était un tueur, même de chats ! » Deux jours plus tard, Marie avait trouvé dans la cabane à outils derrière le pavillon où elle habitait, une pioche tachée de sang. « Bah ! avait-elle pensé, ce doit être une taupe que Serge a tuée… Et puis après tout, que faisait donc ce chat ici ? De toute façon, Serge n'a jamais été un tueur, même de chats !... Non, ce n'est pas possible ! Il ne peut pas être mort ! Pas à quarante-deux ans ! »

***

Laurette Chapus a été licenciée par Serge de son poste de standardiste. A cause d'un client qui voulait la draguer et qu'elle s'était pourtant ingéniée à écarter le plus gentiment possible. « Monsieur, avait-elle répondu à la deuxième invitation que lui avait adressée l'individu, je suis très flattée de l'intérêt que vous me portez. Mais je ne suis pas libre. De toute façon, je pense que vous n'aurez aucune difficulté à trouver une femme plus intéressante que moi ».

Le client en question avait mal pris la chose. « Vous aurez bientôt de mes nouvelles ! » avait-il braillé.

- Pourquoi ?
- Je vous en prie, ne me faites pas le coup de minauder…
- Je ne minaude pas…
- Ne m'interrompez pas, insolente !

L'affaire n'avait pas traîné. Deux jours plus tard, Serge annonçait à Laurette son licenciement « pour faute grave ». L'employée avait obtenu, auprès du Conseil des Prud'hommes, des indemnités qu'elle jugeait convenables. Mais, en appel, la décision a été remise en cause. Le pouvoir d'achat de la jeune femme en a été sensiblement réduit. « Cette année, soupire-t-elle, pas de vacances en Grèce ».

Maintenant, tout était pourtant sur le point de s'arranger. La direction de l'entreprise, en effet, semblait avoir du mal à trouver une remplaçante qui lui convienne et, comme le client à l'origine de la décision s'était éclipsé sans tenir ses engagements, Serge avait téléphoné à Laurette en lui laissant entrevoir une issue favorable et en lui demandant de le rappeler chez lui. Ce

qu'elle vient juste de faire, pour apprendre que son correspondant est mort. « Qu'est-ce que je fais ? s'interroge-t-elle. J'appelle l'autre ? Pauvre imbécile ! Comme si j'avais le choix ! Bien sûr que j'appelle l'autre ! »

***

- Alors, c'est ça ta dernière trouvaille ? Tu t'imagines sans doute que tu vas te débarrasser de moi avec une imbécillité pareille ? Tu me prends vraiment pour une tarée. Il y a maintenant dix jours que je t'ai annoncé que j'étais enceinte et que cet enfant, je veux le garder. J'attends une réponse de toi. Tu ne m'appelles pas et dés que je te téléphone, tu me racontes que tu es mort. Je t'en prie, trouve quelque chose de mieux.

Rageusement, Elise raccroche le téléphone en se disant qu'elle n'avait plus d'illusions à se faire : son coup était raté. Elle avait projeté, avec l'accord de Marco, son dernier amant en date, de se faire épouser par Serge. Comme ce dernier semblait plutôt réticent, elle s'était lancée dans un véritable coup tordu, consistant à lui faire croire qu'elle attendait un enfant de lui. Soit qu'il n'y ait pas cru, soit pour toute autre raison, l'homme observait depuis lors un mutisme total.

« Je t'aurai, mon bonhomme ! clame Elise. Oui, je t'aurai ! Tu peux me croire ! »

***

« Allo ! C'est Norbert à l'appareil. Eh bien mon cher, quand tu te lances dans les plaisanteries, tu n'y vas pas avec le dos de la cuiller. Répondre que tu es mort quand on t'appelle au téléphone, je crois que même Jojo n'aurait pas osé le faire. Tu sais pourtant qu'il n'est pas regardant et qu'y compris les trucs à la limite du mauvais goût ne lui font pas peur… Si tu pouvais me rappeler, je t'en serais très reconnaissant, car j'ai à te parler d'une petite surprise que nous voulons faire à Kevin ».

La « surprise » en question, qu'un groupe d'amis est chargé de mettre au point, doit intervenir à l'occasion d'une pendaison de crémaillère. Kevin, qui vient d'acheter une maison dans le Lubéron, a décidé d'organiser, pour la circonstance, une grande fête destinée à « durer plusieurs jours ».

« Qu'est-ce qu'on peut inventer pour rigoler un peu ? » avait demandé Norbert à certains des invités. Et aussitôt les propositions de fuser : « Si on débarquait en hélico ? »

- Trop banal.

- Et le jeu de la vérité ?

- C'est déjà plus marrant. Mais en faisant gaffe. Vous vous souvenez du drame qu'on a failli provoquer la dernière fois qu'on a joué à ce truc ?

- Des deux drames…
- Exact. Des deux drames.

L'affaire avait eu lieu quatre ans plus tôt dans une maison de campagne. Un des membres du groupe réuni ce soir-là, qui s'était procuré, personne ne savait comment, un produit aux mêmes effets que le penthotal, avait demandé s'il y avait des volontaires pour un test : qui serait capable de résister à un sérum de vérité et donc de ne dire que ce qui l'arrangerait ?

Madeleine et Victor décidèrent de participer, suscitant chez leurs conjoints respectifs une certaine réticence qu'ils ignorèrent superbement. Au bout d'un moment, Joseph, le mari de Madeleine, demanda à son épouse : « Est-ce que tu m'aimes ? »

- Quelle question ! Bien sûr que je t'aime !
- Et tu n'aimes aucun autre homme ? Je veux dire : aimer d'amour.
- Question aussi stupide que la première ! Pourquoi voudrais-tu m'empêcher d'aimer un autre homme ?
- Ce qui signifie que tu en aimes un autre ?
- Oui.
- Vous faites l'amour ensemble ?
- Pas aussi souvent que je le voudrais.
- Il baise mieux que moi ?
- C'est différent. Toi tu es plus tendre et lui plus brutal. A vous deux, vous formeriez un homme parfait.
- Espèce de salope ! Alors, tout ce que tu me racontes le soir au lit, c'est du flanc ! Mensonges sur mensonges !

A ce moment, Victor, le deuxième volontaire à subir le test, s'exclama : « ça suffit vous deux avec vos conneries ! Maintenant, c'est à mon tour de parler. » S'adressant à sa femme, il lâcha : « Ma chère Sophie, je commence à en avoir marre de votre attitude, à ton père et à toi ! Tous les deux, vous me prenez pour un con… »

- Pas du tout…
- Bien sûr que si. Et je te prie de ne pas m'interrompre ! Je disais donc que, parce que vous avez du fric et moi pas, vous vous permettez de décider de tout, y compris de l'avenir des enfants, sans me demander mon avis…
- Mais Victor…
- Il n'y a pas de Victor qui tienne ! Ton père et toi, vous êtes deux bourgeois de merde, et si t'ouvres encore ta gueule, je vais te claquer le baigneur !

La soirée, se souvient Norbert, avait failli mal se terminer. Heureusement, quelques-uns des invités jouèrent le rôle de modérateurs et tout finit par se calmer. « Ouf ! On avait eu chaud ! »

Dans ces conditions, Norbert n'est guère partisan de remettre le couvert.

Mais l’homme qui a proposé de pratiquer à nouveau le jeu suggère que, cette fois-ci, on se passe de sérum de vérité et qu’un subtile meneur de jeu, qui ne pouvait être évidemment que lui, pose des questions qui obligeraient en quelque sorte à dire, ou au moins à laisser entendre, une partie de la vérité. A voir. Mais, pour cette soirée, conclut Norbert, il vaut quand même mieux laisser encore ouverte la boîte à idées.

Michel REDJAH

Michel REDJAH, Ex journaliste économique, a mené, entre autres, des campagnes contre la délocalisation des entreprises et en faveur d'un financement de la Sécurité sociale non à partir des salaires, mais du bénéfice brut, ce qui aurait le double avantage d'être favorable à l'emploi et de correspondre à une plus grande justice. Michel Redjah a aussi étudié de très près les mécanismes du pouvoir dans les grands groupes industriels et financiers.

L'homme qui jouait la montre

Un homme, victime d'une tumeur au cerveau et, de ce fait, condamné à mourir prochainement, se trouve confronté au vide de ce qu'a été sa vie. Au hasard de ses périgrinations, il rencontre plusieurs enfants et un chien à l'abandon. Il décide de leur trouver une mère, ce qui s'avère plus difficile qu'il lui semblait, bien qu'il ait, jusqu'alors, collectionné les succès féminins. Il fait la connaissance d'un ancien légionnaire, aventurier truculent, et d'autres personnes qui l'aident dans ses recherches. Au cours de ses investigations, il passe d'un resto du coeur à un club privé où se jouent des sommes considérables. Finalement, il atteint son objectif, juste à temps. (Sélection du Prix Alexandrie 2007)